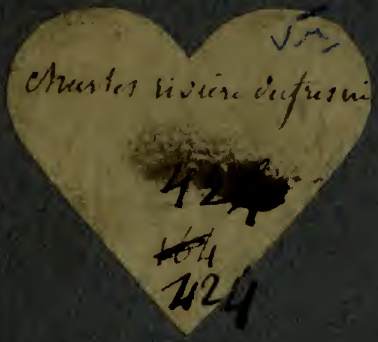

Muséum rivière d'Afrique
424
424

CHARLES RIVIERE DUFRESNY,

OU

LE MARIAGE IMPROMPTU,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS, MELÉE DE VAUDEVILLES.

PAR LE C. DESCHAMPS.

Représentée le 11 *germinal an* 6.

345?
B

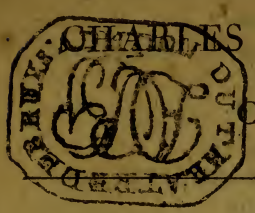
A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin des pièces de théâtre, au petit Dunkerque, près le Pont-Neuf.

AN SIXIÈME.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUFRESNY.	La cit. CARPENTIER.
REGNARD.	HIPOLITE.
DUMONT, huissier	LEGER.
DUBOIS, valet de Dufresny.	DUCHAUME.
MAD. DUHAMEL, jeune veuve, blanchisseuse en dentelles.	La cit. LESCOT.
MAD. FROGERE, tante de Mad. Duhamel.	La cit. DUCHAUME.

La Scène est dans un faubourg de Paris.



CHARLES RIVIERE DUFRESNY,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente une chambre où il y a plus de désordre que de luxe ; des livres, des tableaux, un pupitre avec des cahiers de musique, et une guittare dans un coin.

Mad. DUHAMEL *seule.*

ALLONS, je devrois déjà être remontée chez moi. Je ne descends jamais ici que pour un instant, et j'y reste toute la matinée, sans m'en appercevoir... Je n'oublie rien : non... Voilà les affaires du voisin aussi bien rangées que je le puis, sans trop les déplacer, et nous ne le verrons pas, sans doute, avant quelques jours. Oui, après demain, au plutôt.... après demain, il reviendra passer encore vingt-quatre heures, et puis nouvelle absence.... voilà sa vie ordinaire. Quel plaisir trouve-t-il donc à être toujours hors de chez lui; mais moi-même, quand mon ouvrage m'appelle. ..(*Elle fait quelques pas pour sortir*) Doucement, je m'en vais sans prendre un des livres qu'il avoit mis à part exprès pour moi. (*Après avoir dérangé un livre*) Ah! une chanson de lui!... Voyons, je ne m'y connois pas beaucoup, mais tout ce qu'il fait me paroît si aimable.

(*Elle chante.*)

LES LENDEMAINS.

AIR : *Sur son sopha, dans son boudoir.*

Philis plus avare que tendre
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Sylvandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, seconde affaire;
Pour le berger le troc fut bon,
Il exigea de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Philis plus tendre,
Craignant de moins plaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous les moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis peu sage,
Voulut donner moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnoit pour rien.

Que cette chanson est jolie! mais ne peut-on aimer sans intérêt? à la place de Philis, je sens que le cœur m'auroit suffi....

(*Une voix appelle en dehors*)

Ma nièce! ma nièce!

Mad. DUHAMEL.

Remettons cela, et prenons un livre. (*Elle va ouvrir la porte.*) Pardon ma tante, me voici.

SCENE II.

MAD. DUHAMEL, MAD. FROGERE.

Mad. FROGERE.

Ah! Je vous trouve enfin... J'ai frappé chez vous, j'ai appellé, depuis un quart-d'heure, je cours dans la maison; c'est donc toujours ici qu'il faut venir vous chercher. Parce que vous avez occupé ce logement du vivant de votre mari, vous figurez-vous encore qu'il est à vous?

Mad. DUHAMEL.

Non, ma tante, et je ne regrette pas de l'avoir quitté, pour en prendre un au troisième, plus convenable à la fortune d'une pauvre veuve; mais vous savez que la personne à qui je l'ai cédé, veut bien me confier sa clef, et le soin de veiller à ses affaires, pendant son absence. Mon voisin ne vient guère ici que tous les trois ou quatre jours.

Mad. FROGERE.

Et où va-t-il donc le reste du tems?

Mad. DUHAMEL.

A la campagne, je suppose.

Mad. FROGERE.

A la campagne dans cette saison-ci? Au reste, c'est fort bien d'être obligeante; mais quand on n'a plus comme vous, d'autres ressources que son travail.

Mad. DUHAMEL.

Eh! ma tante, j'ai aussi sa pratique pour blanchir les dentelles de ses rabats, et son linge fin.

Mad. FROGERE.

Je crois qu'elle doit être bonne, sa pratique.

AIR: *Lison dormoit dans un bocage.*

Tout ce qu'on voit sans peine explique
Quel est le maître de céans;
Des tableaux, et de la musique,
Des livres, et des instrumens.
On marche, on se retourne à peine...
Ah! certe, au cahos que voilà,
C'est un auteur qui loge là;
On dit que leur cervelle pleine
De vers par ci, de plans par-là
N'a pas plus d'ordre que cela.

Mad. DUHAMEL.

Quel qu'il soit, c'est un homme fort aimable, doué de presque tous les talens:

Mad. FROGERE.

En vérité, ou je me trompe, ou cette chambre est exactement meublée comme celle d'un poëte, dont on parloit, hier, dans notre quartier Saint-Antoine, où, pour vivre inconnu, il se faisoit appeler Charles, d'un de ses noms de baptême; tandis que son vrai nom étoit....

Mad. DUHAMEL.

Celui-ci se nomme monsieur Rivière.

Mad. FROGERE.

Ce n'est pas cela; mais, qu'importe, parlons de toi. Et d'abord, ma nièce, quitte un peu ce livre; car depuis quelque tems, je te trouve bien studieuse.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

Mad. DUHAMEL.

Voilà ce que c'est, ma tante, que le voisinage d'un homme d'esprit.

Mad. FROGERE.

AIR : *Gusman, disoit à sa bergère.*

Pour te guider, le meilleur livre
Ne vaut pas ma tendre amitié,
Ton époux a cessé de vivre,
Ton peu de bien me fait pitié.
Oui, je plains cette double épreuve
Surtout à l'âge où je te vois;
Etre, en même tems, pauvre et veuve,
C'est manquer de tout à la fois.

Mad. DUHAMEL.

Je vous remercie de votre tendre inquiétude, mais....

Mad. FROGERE.

C'est pour vous seule que je suis venue à Paris, ma nièce, décidez-vous à me suivre bientôt en province, où quelque jour, je vous laisserai mon fond de commerce, ou bien à prendre un second mari. Dumont s'offre pour vous, il me presse.

Mad. DUHAMEL.

Qui! ma tante? cet huissier si ridicule.

Mad. FROGERE.

Que dites-vous? il tire un assez bon parti de sa charge de sergent. Il connoissoit votre mari, il vous aime, il m'a même remis un petit projet de mariage.

Mad. DUHAMEL.

Ce ne sera donc jamais qu'un projet, je vous assure; avec son air important, et son style de pratique.... Je l'entends, je crois.

SCENE III.

LES MÊMES, M. DUMONT.

DUMONT.

HOLA! qu'elqu'un.... (*jettant les yeux sur madame Duhamel.*) Et c'est vous, ma toute belle, que je trouve ici; et la chère tante avec vous. Par quel hasard? mais puisque vous

voilà, je commencerai par dire que la tante a dû vous signifier, de ma part, un joli petit avenir pour comparoir devant le notaire.

Mad. DUHAMEL.

Moi, monsieur Dumont.

DUMONT.

Oui, mignonne.

AIR :

D'y comparoir au premier jour
Pour y voir, enfin, terminée
La cause de mon dit amour,
Par vous, trop long tems ajournée.
D'oppositions et délais
M'accorder, enfin, main-levée;
Et m'adjuger tous vos attraits
A deux heures de relevée.

Mad. DUHAMEL.

Quelle langue me parlez-vous donc là?

DUMONT.

Friponne! vous feignez de ne pas m'entendre. Mais j'ai remis à madame un petit contrat, qu'il ne s'agit plus que de signer.

Mad. FROGERE *à madame Duhamel.*

Montons chez toi; nous nous expliquerons mieux.

DUMONT.

Un moment, s'il vous plaît. Que je m'acquitte ici d'une petite formalité; les affaires avant l'amour, et comme dit le latin; *cedant arma togæ.* N'est-ce pas ici que demeure un nommé Rivière?

Mad. DUHAMEL.

Oui; mais il n'y est pas pour l'instant.

DUMONT.

Il vous plaira donc mon adorable, en qualité de voisine, vous charger pour lui de ce petit commandement, vulgairement dit, *Assignation.*

Mad. DUHAMEL, *vivement.*

Une assignation pour M. Rivière! de quoi s'agit-il donc

DUMONT.

Ce n'est rien qu'un ordre de payer sa capitation, la

quelle, attendu qu'il n'a pas déclaré d'état, et qu'il a un domestique, est portée à cent livres, faute duquel paiement, saisi, et appréhendé au corps.

Mad. DUHAMEL.

Saisi! M. Dumont.

DUMONT, *écrivant sur l'exploit.*

Et icelui commandement, j'aurois laissé à une voisine, laquelle, de ce sommée, n'a voulu dire son nom... c'est de forme.

Mad. DUHAMEL, *vivement.*

Cent livres! mais on le traite comme un homme riche; en vérité, c'est beaucoup trop. Et s'il faut faire quelques démarches, j'irai moi-même...

Mad. FROGÈRE.

Voilà bien du zèle pour une pauvre pratique.

Mad. DUHAMEL.

Il est absent, je dois prendre ses intérêts. M. Dumont, ne pressez rien; je l'engagerai à faire sa réclamation, et si vous avez dans les bureaux, un peu d'accès, un peu de crédit.

DUMONT.

Qui! moi! ah! vraiment.

AIR : *Du petit matelot.*

A nos commis chargés d'écrire,
Je dicte les formes du droit;
Je leur souffle ce qu'il faut dire,
Mieux que je ne souffle un exploit;
En tous lieux où je vais, personne
N'ose me refuser l'accès,
Et du crédit!.... sachez, mignonne,
Que j'en ai plus que je n'en fais.

Mad. DUHAMEL.

Eh! bien, vous vous chargerez de son mémoire, n'est-ce pas?

DUMONT.

Pour le faire diminuer? et à quel titre? quel est donc son état?

Mad. FROGÈRE.

Ma foi, à voir ces cahiers de musique, ces notes, ce pupitre, je commence à croire qu'il est musicien.

DUMONT.

Musicien ! ah !cela est différent ; dans ce cas, je pourrois obtenir qu'il ne fût porté qu'au tiers de la somme.

Mad. DUHAMEL.

Il sait très-bien la musique, mais il ne la professe pas.

DUMONT.

Non... Ah! Ah!... voilà aussi des dessins, des tableaux... Seroit-il peintre ? eh! que ne disiez-vous donc ? Ce sera bien assez de vingt-quatre francs.

Mad. DUHAMEL.

Non. Tous ces ouvrages sont de lui; mais il ne se donne pas pour peintre. Je crois que son véritable état, est d'être auteur de comédies.

DUMONT.

Auteur de comédies ! va pour douze livres... mais, attendez, madame Duhamel, vous vous trompez encore ; M. Rivière auteur ! fi donc, voilà un nom dont je n'ai jamais entendu parler, et si, je fréquente beaucoup le théâtre, dà... Hier encore, est-ce que je n'ai pas été à la comédie Française, voir une pièce nouvelle. L'Esprit de Contradiction, qui vous a eu un succès !

Mad. DUHAMEL.

Elle est de lui, peut-être ; car j'ai entendu dire à son domestique qu'il alloit en donner une.

DUMONT.

De lui !... Ah ! bien oui ! ... elle est d'un ami de M. Régnard, du célèbre Dufresny.

Mad. FROGÈRE.

Dufresny.

DUMONT.

Oui, vraiment, à qui j'aurois déjà été présenté, moi, si l'on savoit où il demeure. Mais c'est que, voyez vous :

AIR :

Pour travailler plus librement
Et sans crainte qu'on le dérange,

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

Cet homme a plus d'un logement;
Et de quartier, sans cesse, il change;
D'être ramené des Français,
Le soir, s'il ne peut se défendre,
Pour tromper les yeux indiscrets,
Au Pont-Neuf, il se fait descendre.

Mad. FROGÈRE.

Eh! bien! précisément, c'est ce même Charles en question, cet auteur qui demeuroit dans mon quartier. Quelqu'un s'y est avisé de le reconnoître, et aussitôt il a donné congé.

DUMONT.

C'est là un véritable poëte; mais celui-ci, allons, madame Duhamel, il est notoire que nous ne savons pas encore ce qu'il est.

Mad. DUHAMEL.

Apprenez, M. Dumont, que vous lui faites injure, et que son nom sera connu, s'il ne l'est pas encore.

DUMONT.

Là, doucement: montrez-moi donc un petit dossier de sa littérature pour que je puisse juger.

Mad. DUHAMEL.

Vous? Au reste, il étoit ici avant hier; nous ne le reverrons probablement, que dans deux ou trois jours, suivant son usage. Revenez alors, vous lui parlerez.

DUMONT.

Ah! parbleu, sur le vû des pièces, je jugerai bientôt si c'est un auteur... Vous voyez ma complaisance; mais vous, ma belle.

AIR : *L'amour vous renvoie à l'école.*

Laissez-moi prendre à votre tour
Quelque baiser qui m'encourage.

Mad. DUHAMEL.

Nous n'en sommes pas-là.

DUMONT.

J'entends.

Devant le tribunal d'amour,
Vous craignez qu'un baiser n'engage.
Votre pudeur n'y consent pas;
Votre cœur le permet tout bas.
Je n'en voulois qu'un provisoire.
Donnons-nous tous deux
Ce qui vaut bien mieux,
Un baiser contradictoire.

Mad. DUHAMEL.

Ah! le mot seul m'en fait peur.

Mad. FROGÈRE.

M. Dumont, J'ai votre écrit. Laissez-moi le tems de le lire avec ma nièce. Vous me trouverez chez elle, ce soir.

Mad. DUMONT.

Fort bien; j'espère donc que ce soir, me donnant gain de cause, vous ferez droit à mes conclusions.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

Mad. FROGÈRE, Mad. DUHAMEL.

Mad. DUHAMEL.

Et voilà le mari que vous me proposez?

Mad. FROGÈRE.

J'avoue qu'il n'a pas la tournure d'un élégant.

Mad. DUHAMEL.

Oh! peu importe! mais c'est qu'il a tout le langage d'un sot.

Mad. FROGÈRE.

Eh mon dieu! ne diroit-on pas que votre éducation a été brillante.

Mad. DUHAMEL.

Non; mais le peu que j'en ai reçu, me la fait aimer dans les autres.

Mad. FROGÈRE.

Votre défunt, quoique écrivain public, n'étoit pas un aigle, que je crois.

Mad. DUHAMEL.

Pardon, ma tante. Alors, je ne connoissois pas tout le plaisir que donne la société des gens plus instruits.

Mad. FROGÈRE.

Comment donc ?... Est-ce que tu aimerois un bel esprit, un génie, parle donc ?

Mad. DUHAMEL.

Peut-être avez-vous deviné.

Mad. FROGÈRE.

Ah ah !.... ce n'est pas sans doute un de ces deux auteurs célèbres que Dumont citoit tout-à-l'heure ?

Mad. DUHAMEL.

Non, ma tante, mon ambition ne va pas si loin. C'est, tout bonnement, M Rivère.

Mad. FROGÈRE.

Ton voisin! un homme sans fortune!

Mad. DUHAMEL.

C'est ce qui me rapproche un peu de lui.

Mad. FROGÈRE.

Et peut-être aussi incapable d'en amasser que ce même Dufresny, qui, dit-on, s'est déjà ruiné plus d'une fois.

Mad. DUHAMEL.

Ah! oui, je crains bien qu'en effet, le défaut d'ordre ne soit aussi le sien, car son domestique gronde toujours par attachement pour lui. Ce pauvre Dubois n'est jamais de bonne humeur. Tantôt, c'est une pension qu'il lui reproche d'avoir vendue! Tantôt un privilège sur je ne sais quel journal. Mais, peut-être qu'une femme sage...

Mad. FROGÈRE.

Tu es donc bien sûre de lui plaire.

Mad. DUHAMEL, *avec surprise.*

Ah! il s'en faut beaucoup, je me rends trop justice. Il n'est pour moi que ce qu'il est toujours, bon, et poli. Quelquefois, lorsque je lui rapporte les livres qu'il m'a prêtés, il me fait asseoir, me parle de ce que j'ai lu, y ajoute ses propres idées. . et moi, j'écoute, j'admire, je suis enchantée. Qu'est-ce que la fortune auprès de cela?

AIR : *Point de mélancolie.* (*de Toberne.*)

L'esprit à l'amour même
Prête un charme plus doux,
Il rend l'objet qu'on aime

Toujours nouveau
Toujours plus beau
Pour nous.
Dans une solitude,
L'esprit sème des fleurs,
Lui seul de l'habitude
Dissipe les langueurs ;
En vain l'hymen sommeille
D'un mot vif ou charmant,
Le trait bientôt l'éveille
Et l'on se dit souvent... souvent...
L'esprit à l'amour même, etc.

Mad. FROGERE.

Va, le plus beau langage
N'est qu'un stérile appui,
Le bien seul du ménage
Sait adoucir l'ennui ;
Pauvres, dès qu'on sommeille
De mille soins fâcheux,
Le souci vous réveille,
Et l'on se dit tous deux...

ENSEMBLE.

Mad. FROGERE.

L'argent à l'amour même
Prête un charme plus doux,
Sans lui l'objet qu'on aime
N'est qu'un fardeau
Toujours nouveau
Pour nous.

Mad. DUHAMEL.

L'esprit à l'amour même
Prête un charme plus doux,
Il rend l'objet qu'on aime
Toujours plus beau,
Toujours nouveau
Pour nous.

Mad. FROGÈRE.

Finissons tout cela, relis ce papier de Dumont, et que je le retrouve plus raisonnable.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

Mad. DUHAMEL *seule*,

Ah! quoi qu'en dise ma tante, c'est ma présomption seule que je me reproche. Encore, s'il savoit que, pourtant, on peut m'aimer, qu'un autre me recherche.... eh!.... mais....

oui.... à son retour, Dumont veut voir de ses œuvres. Si, par Dumont, je lui faisois demander deux ou trois couplets comme pour célébrer notre futur mariage. (*Elle entend mettre la clef dans la serrure.*) O ciel! me trompé-je? On ouvre!... (*vivement.*) Seroit-ce son domestique? Par quel bonheur?

SCENE VI

DUBOIS, Mad. DUHAMEL, *courant au-devant de Dubois qui entre avec un panier de vin au bras.*

Mad. DUHAMEL.

C'est vous, M. Dubois, et votre maître?

DUBOIS.

Il me suit.

Mad. DUHAMEL.

Il va venir?

DUBOIS, *montrant le panier.*

Voilà déjà les provisions.... Vous ne nous attendiez pas sitôt, n'est-ce pas?... c'est qu'à présent, nous avons un.... un endroit, de moins à habiter....

Mad. DUHAMEL.

Bon! et pourquoi?

DUBOIS.

Mais vous, madame Duhamel, comment va la joie et la santé?

Mad. DUHAMEL.

En vérité, M. Dubois, vous êtes aujourd'hui d'une humeur charmante; je ne vous ai jamais vu si gai.

DUBOIS.

Ma foi, je suis content.... content de mon maître....

Mad. DUHAMEL.

Qu'est-il donc arrivé? contez-moi un peu.

DUBOIS.

Ah! je ne me lasse pas de le répéter, Quel homme s'il vouloit! C'est peu, dit-on, qu'il soit auteur de jolies pièces, écrivain piquant, poëte aimable.

AIR : *Vaudeville de Figaro.*

En sculpture, en jardinage,
Il s'entend non moins qu'en vers;
Mansard cherche son suffrage,
Lully nous montre ses airs.
Mais, aussi, combien j'enrage,
De voir qu'il sait tout, souvent,
Hors le prix de son argent.

Mad. DUHAMEL.

Que voulez-vous? un garçon?

DUBOIS.

Oui, je ne veux pas gronder aujourd'hui...avez-vous pensé à nous?

Mad. DUHAMEL.

Ah! vous avez raison. J'ai tout arrangé dans cette chambre... les dentelles aussi sont prêtes, et je cours les chercher.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

DUBOIS *seul.*

NOUS voilà donc dans un moment de prospérité, oh! si mon maître ne craignoit toujours d'être reconnu, comme il l'a été hier, au faubourg Saint-Antoine. Comme j'aurois eu du plaisir à causer de lui avec la voisine.

AIR : *Notre fortune est faite*, de la pauvre Femme.

Quel beau récit j'aurois pu faire,
De notre pièce des Français!
Mon maître, et moi, près du parterre,
Avons gagné notre procès.
Quel doux succès!
J'en jouissois;
Ce souvenir saura long-tems me plaire!
Comme on rioit!
Comme on crioit,
Bis, et bravo!
Moi, j'étois tout en eau.
A mes gestes, à mon visage,
Autour de moi l'on m'admiroit!
J'étois de cœur, et d'intérêt
L'auteur de cet ouvrage. (*ter.*)

Cela doit avoir, au moins, vingt représentations, et vingt représentations nous donneront au moins, mille écus. Je ne me sens pas d'aise; mais voyons un peu le paquet de lettres pour lui, que j'ai été chercher à son véritable logement. Si d'après l'ordre qu'il m'en a donné, je ne lui en disois le contenu, il n'y répondroit jamais, faute de penser à les ouvrir.

(*Il en lit une.*)

« Mon cher Dufresny, si tu ne t'es pas encore défait de » ton nouveau bon sur la manufacture des glaces... »

(*Il jette la lettre.*)

Ah! bien oui, le bon et le privilège, tout cela est vendu; aussi le ministre a-t-il dit, que l'état n'étoit pas assez riche pour faire la fortune de Dufresny ...

(*Il lit une autre lettre.*)

« Monsieur, si vous aviez encore quelque meuble à céder, » votre tapissier vous demande la préférence, je trouverois à « les placer tout de suite. »

Le juif! il nous reprend pour rien, ce qu'il nous a vendu fort cher; aujourd'hui, du moins, nous pouvons nous passer de ces belles ressources.

Ah! voici de monsieur Bontems, autre dissipateur qui nous vaut bien.

(*Il lit.*)

« On me recommande une nommée Babet, la plus habile » cuisinière de tout Paris; comme je sais avec quelle délica- « tesse tu aimes à traiter tes amis, je crois, mon cher, que ce « seroit pour toi une excellente acquisition. »

Le bourreau! comme si les traiteurs ne suffisoient pas pour nous ruiner! et d'ailleurs à quoi serviroit-elle?

AIR : *Mon père étoit pot.*

L'argent vient-il, chez nous alors,
La table est toujours mise;
Je doute, malgré ses efforts
Qu'une Babet suffise.
D'échec en échec
Sommes-nous à sec?
Babet, en récompense,
N'auroit plus d'emploi;
Mon maître avec moi,
Fait jeûne et pénitence.

SCENE

VILLE DE BRU... ...USSEL
Archives - Archief

SCENE VIII.

DUBOIS, MAD. DUHAMEL.

TENEZ, monsieur Dubois, voici les manchettes, les rabats.....

DUBOIS.

A merveille.... et comme tout cela est parfaitement blanchi!

Mad. DUHAMEL.

Heureusement que j'avois commencé par vous. Car un retour si prompt.... mais à présent, vous viendrez donc plus souvent que par le passé?

DUBOIS.

Oh! ce n'est pas que nous n'ayons encore plus d'un lieu prêt à nous recevoir. Mais, je crois, en vérité, que ce logement-ci commence à plaire à mon maître.

Mad. DUHAMEL *vivement.*

Commence à lui plaire?

DUBOIS.

La dernière fois, à peine hors d'ici, il vouloit déjà y revenir.

Mad. DUHAMEL.

Y revenir? tout de bon, monsieur Dubois!

DUBOIS.

Ce qui me fait plaisir encore, c'est que depuis quelque tems, je le trouve, comment dirai-je!... plus occupé... oui.....

Mad. DUHAMEL.

Est-il possible? et quelle peut en être la raison!

(*On entend Dufresny, chanter derrière le théâtre ce refrein.*)

« Car moi je veux que ma tête ne tourne
» Qu'entre amis, le verre en main ».

Mad. DUHAMEL *à part, et troublée.*

Le voici.... tâchons de nous remettre.

SCENE IX.

LES MÊMES, DUFRESNY.

DUFRESNY *allant à son bureau.*

Commençons par noter cet air... Dubois, arrange-toi, pour que nous restions ici quelques jours.

DUBOIS, *bas à madame Duhamel.*

Ne vous le disois-je pas....

DUFRESNY.

J'ai à travailler.... (*appercevant madame Duhamel.*) Ah! c'est vous, ma voisine, demeurez un moment, je vous prie; que je vous chante des couplets, dont j'ai fait l'air en chemin. Vous m'en direz votre sentiment.

Mad. DUHAMEL.

Moi! y pensez-vous? est-ce qu'un homme d'esprit consulte sa blanchisseuse?

DUFRESNY.

Eh! mon dieu, tant d'autres qui consultent leurs teinturiers! et puis votre sexe a pour les chansons un tact, une finesse.... Écoutez-moi.

(*Il prend sa guittare... Pendant ce tems, Dubois ouvre l'armoire, y range ce qu'a apporté madame Duhamel.*)

AIR: *de Dufresny.*

En quelque lieu que je séjourne,
Je vis inconnu du voisin.
Pressé de vivre, je n'ajourne
Aucun plaisir au lendemain..
L'ambition jamais ne me détourne
Hors de mon chemin,
Car moi, je veux que ma tête ne tourne (*ter.*)
Qu'entre amis, le verre en main.

DUBOIS, *à part.*

Voilà bien son caracère.

DUFRESNY.

Si, pour me connoître, on se tourne,
Moi, de lieu, je change soudain;
En vain l'amour tourne et retourne,
Je n'ai pour lui que du dédain !
(*Avec un geste de mépris.*)
L'hymen! l'amour! pour qu'à bien cela tourne,
On perd son latin !
Et moi, je veux que ma tête ne tourne, (*ter.*)
Qu'entre amis, le verre en main.

DUBOIS.

L'on sait bien que vous ne vous marierez jamais, et tant pis pour vous.

Mad. DUHAMEL.

Eh! mon voisin, on ne parle mal que de ce que l'on craint, et sans doute, l'hymen et l'amour vous occupent bien peu. Je vous demande pardon ; mais dans un des livres que vous m'avez prêtés, les amusemens sérieux et comiques....

DUBOIS, *riant.*

De M. Dufresny ... ah! ah!

Mad. DUHAMEL.

J'ai lu sur ce sujet, quelque chose qui me plairoit davantage. En voici le sens !

DUFRESNY.

Voyons.

Mad. DUHAMEL.

AIR : *Lorsque dans une tour obscure,* (*du Prisonnier.*)

Pour aimer, trop long tems attendre,
Epouser un rang, des attraits,
Ah, sur l'hymen, c'est se méprendre,
Et le repentir est tout près.
Que l'amour à tems nous engage,
Qu'il ait l'estime pour témoin...
Je dis : voilà le mariage,
Et le bonheur n'est pas bien loin,
Le vrai bonheur n'est pas bien loin,

DUBOIS, *à part.*

C'est le battre avec ses propres armes.

Mad. DUHAMEL.

Adieu, mon voisin, vous avez à travailler.

DUFRESNY.

Vous lisez donc quelquefois Dufresny?

Mad. DUHAMEL.

Oui, car je trouve je ne sais quelle ressemblance entre ses pensées, et ce que je me rappelle vous avoir entendu chanter à vous-même.

DUFRESNY.

A moi-même! quoi! vous êtes assez bonne pour retenir mes vers!

Mad. DUHAMEL.

Et assez discrette pour ne pas vous empêcher d'en faire d'autres.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

DUFRESNY, DUBOIS.

DUFRESNY.

En vérité, Molière étoit moins heureux! Et je resterai ici long-tems, ne fût-ce que pour la consulter.

DUBOIS.

Monsieur, elle n'est pas sotte, la voisine!

DUFRESNY.

Dubois, j'espère que vous vous observez auprès d'elle, dans vos discours; elle mérite qu'on ne la traite pas légèrement.

DUBOIS.

Oui; elle est aussi sage qu'aimable. Mais parlons de quelque chose que je trouve bien plus joli encore..... de votre pièce d'hier.

DUFRESNY.

Elle t'a fait plaisir?

DUBOIS.

Et à tout le public aussi, je vous assure. Ce n'étoit pas dans la salle qu'étoit l'esprit de contradiction. J'entendois dire: Voilà bien Dufresny, l'auteur *de la Réconciliation normande, du double Veuvage, du Mariage fait et rompu.* Toujours dans ses scènes quelque chose qui surprend, toujours dans son style quelque chose qui réveille.

DUFRESNY.

Eh! bien, ce succès est le fruit de mes fréquentes re-

traites. Tu me blâmois pourtant dans l'origine. Calcule un peu combien de momens j'épargne, grace à ma façon de me loger partout où les importuns ne peuvent me suivre. Chez soi, l'on ne vit que pour les autres.

DUBOIS.

Monsieur, je me sens aujourd'hui, en humeur de vous approuver sur tout; mais seulement, je vous en conjure; ne montrez plus vos plans à vos amis; tôt ou tard, vous vous croirez volé, et c'est ainsi qu'on se brouille.

DUFRÈSNY.

Oui, oui; mais vois encore ce que c'est que la docilité pour le public. Ma pièce étoit d'abord en cinq actes; elle parut mauvaise. Je la remis en trois, elle n'étoit pas bonne. En un acte, elle a réussi parfaitement.

AIR *nouveau du citoyen Veschè.*

Ma foi, le spectateur est tout,
Dès qu'il condamne, on se rétracte.
Ici, mon cher, où de faux goût
Il faut tenir sa muse intacte;
Où l'esprit doit, plus que partout,
Avec la gaîté faire un pacte,
Où du drame on défend, surtout,
Que l'habitude se contracte,
Où le public souvent n'absout
Qu'avec une justice exacte;
C'est encor beaucoup,
Jusqu'au bout
De mener gaîment un seul acte. (*bis.*)

DUBOIS.

A la bonne heure. Mais parlons un peu de vos affaires.

DUFRESNY.

Oui; depuis quelque tems mes amis se plaignent de moi. Cours chez le traiteur; j'ai déjà un bon panier de Vougeot; je leur donne à souper ce soir.

DUBOIS.

Le lendemain d'un succès, cela est juste.

DUFRESNY.

Qu'il nous fasse bonne chère, j'aurai l'ami Regnard.

DUBOIS.

Oh! je sais que M. Regnard est connoisseur. Mais à présent que tout va mieux pour nous, raisonnons un peu. Vous devez au traiteur, lui promettrai-je un à-compte?

DUFRESNY.

Oui, mon ami; tu peux promettre; je t'y autorise.

DUBOIS.

Et madame Duhamel!... pour celle-là, elle ne demande jamais d'argent. Mais vous lui devez une trentaine d'écus.

DUFRESNY.

Ah! cette dette est la plus pressée, Dubois, et je me reproche.. écoute: qu'ai-je au fait, besoin de toutes ces dentelles? Elle doit en avoir à moi.... qu'elle les garde, et je serai quitte, au moins.

DUBOIS.

Au moins?... Je le crois bien. Et voilà de vos expédiens ordinaires! Mais n'avons-nous pas la pièce qui fera face à tout?

DUFRESNY.

La pièce d'hier? Bon? Il y a long-tems que les produits ne m'en appartiennent plus, il ne m'en reste que cela. (*montrant le panier.*)

DUBOIS.

O ciel! vous l'auriez vendue d'avance.

DUFRESNY.

Tu sais, si je m'entends à créer un jardin, au point que plus d'une fois, mes dessins ont été approuvés du célèbre Le Nôtre.

AIR: *du Vaudeville du Jokey.*

Comme on venoit de me payer,
Je trouvai, non loin de Vincennes,
Un terrein bien irrégulier,
Et propre aux plus aimables scènes.

DUBOIS.

Et la pièce y a passé toute entière!

DUFRESNY.

Mes plans exigeront aussi
Quelques frais, oui, je le confesse;
Mais, va, n'en prends aucun souci,
C'est l'affaire d'une autre pièce.

DUBOIS.

Quoi! Monsieur, vous céderez donc toujours au moment et à la fantaisie! après avoir pu, non sans peine, vous corriger du jeu, vous ne pouvez à présent... Morbleu! moi, qui comptois d'avance les représentations! et vous invitez des amis, quand vous êtes sans argent?

DUFRESNY.

Va, j'en aurai bientôt, surtout en travaillant ici. Je ne sais si c'est la position; mais je me sens inspiré...

DUBOIS.

Eh! bien, nous souperons quand cette autre pièce sera faite.

DUFRESNY.

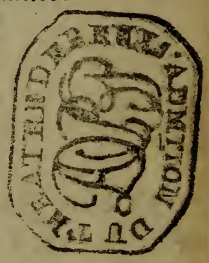
Tu plaisantes?

DUBOIS.

J'enrage. Oh! que n'étiez-vous hier au foyer, où l'on contoit l'histoire d'un autre prodigue comme vous.

AIR: *Vaudeville des deux Hermites.*

Pour réprimer ses goûts volages,
Monsieur Rotrou qu'on dit fameux,
Parmi des fagots épineux
Semoit l'argent de ses ouvrages.
Il n'y pouvoit prendre un écu
Sans piquer ses mains libertines...
Ah! monsieur, qu'il auroit bien dû
Vous léguer son fagot d'épines.



DUFRESNY.

Dubois, sais-tu bien qu'avec moi, ton esprit gagne tous les jours?

DUBOIS.

Ma foi, monsieur, voilà donc tous mes profits.

DUFRESNY.

Console-toi; n'ai-je pas des fonds qui doivent me rentrer?

DUBOIS.

Lesquels.

DUFRESNY.

Passe chez cet homme de la cour qui me doit encore quinze cents livres, sur une pension que je lui ai cédée.

DUBOIS, *avec humeur.*

J'ai parlé à son valet de chambre. Vous n'êtes que le dixième sur la liste de ses créanciers.

DUFRESNY.

Diable! cet homme a de l'ordre.

DUBOIS.

Il ne tiendroit qu'à vous d'avancer de tour, en rendant un petit service à son maître; il est mal avec une dame, pour avoir été trop bien avec elle, à ce qu'il dit, et il desireroit une petite chanson.... là.... bien piquante.

DUFRESNY.

En vérité..... à ce prix nous attendrons, mon pauvre Dubois.

AIR : *Vaudeville des Visitandines.*

Plein de mépris pour la satire,
J'ai cent fois dit et répété,
Qu'il vaut mieux encor mal écrire,
Qu'écrire avec malignité.
Moi, des belles j'irois médire!
Un fat leur cause assez d'ennuis!...
Par mes couplets, tant que je puis,
J'aime mieux les faire sourire!

DUBOIS.

Eh bien, monsieur, puisque vous les aimez tant, faites donc la cour à quelque veuve un peu riche.

DUFRESNY.

Fi donc! non, en vérité, quand même j'aurois la figure de Regnard. Mais va, nos affaires ne sont pas si désespérées que tu le crois bien! depuis ce matin, j'ai un projet qui me rit. Nous sommes dans un tems où chacun fait des entreprises. Parbleu! je veux établir, quoi? Devine.... des voitures publiques. Les unes meneront de l'académie française, chez les plus fins gourmets de Paris, et partiront tous les soirs à l'heure du souper. D'autres....

DUBOIS.

Ah ça, vous moquez-vous de moi? Servez-vous en donc ce soir, pour vous-même, vous ferez bien.

DUFRESNY.

On frappe, je crois.

(*Une voix en dehors chante.*)

AIR : *De la Camargo.*

Amis, au refrein
De cet air badin,
Qu'un joyeux pélerin
Soit admis soudain.

DUFRESNY.

De quelque féal
Voilà le signal ;
Ouvre donc sans retard...

DUBOIS.

C'est monsieur Regnard.

SCENE XI.

DUFRESNY, REGNARD, DUBOIS.

DUFRESNY, *courant à Regnard.*

Ta présence...

REGNARD.

Je dévance
Les amis
Qui t'ont promis...

DUFRESNY.

Une excuse ?

REGNARD.

Non, non,
Je refuse
Mondor mon voisin
Et son souper fin.

ENSEMBLE.

DUFRESNY *montrant le panier de vin.*	REGNARD.	DUBOIS.
Oui jusqu'à demain,	Oui, jusqu'à demain	
Le verre à la main,	Mettons-nous en train;	
J'ai dans ce jus divin,	Je vois là dans ce vin	
L'ame du festin,	L'ame du festin ;	
Mieux que chez Mondor;	Mieux que chez Mondor,	De laisser Mondor
Chez nous c'est encor	Chez toi c'est encor	Ce soir il a tort ;
Sa gaîté, son esprit,	Sa gaîté, son esprit,	Car ce n'est que l'esprit
Qu'à table on nourrit.	Qu'à table on nourrit.	Qu'ici l'on nourrit.

REGNARD.

Chez lui point de bons mots
Des convives bien sots,
Au lieu qu'entre nous, dans ta retraite,
La discrette
Chansonnette,
Du verre bien plein
S'échappe soudain.

(*Reprise du trio.*)

DUFRESNY.

Personne ne se fera attendre, sois tranquille! rien ne manquera.

DUBOIS *à part.*

Que le souper.

REGNARD.

Je t'apporte un sujet à traiter ensemble. En voici le plan, (*il tire un papier de sa poche*) et je crois que cela promet. (*Il parcourt des yeux son papier.*)

DUFRESNY *sautant de joie.*

Cela promet! (*courant à Dubois.*) Ne te le disois-je pas? voilà une ressource....va chez le traiteur.

DUBOIS.

Doucement, monsieur, la pièce n'est pas finie.

DUFRESNY.

Le plan déjà tracé! il n'y faut plus que les paroles.... bagatelle, je n'ai jamais été embarrassé, moi, que de la conduite.

DUBOIS.

Que de la conduite! je le crois bien....est-ce que nous en mettons quelque part?

REGNARD.

Je te laisserai cette esquisse, tu la liras à ton aise. Il faut que ce matin j'aille chez le ministre qui m'en a fait prier, j'ignore pourquoi.

DUFRESNY.

Le ministre, oh! parbleu! je crois que nous sommes brouillés ensemble, et sur un mot piquant qu'il a dit de moi, je lui ai fait un mémoire.

DUBOIS *à part.*

Autre folie!

REGNARD.

Comment donc!

DUFRESNY.

Nous avons à parler de tant d'autres choses! (*à Dubois.*) Toi, laisse-nous, et cours où je t'ai dit.

DUBOIS, *à part.*

Chez le traiteur! voilà un joli à-compte à lui porter.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

REGNARD, DUFRESNY.

DUFRESNY *à Regnard.*

Voyons ce plan, c'est comme cela que j'ai commencé. Sans toi, je n'aurois jamais songé à travailler pour le théâtre.

REGNARD.

Aussi, je m'en fais souvent un titre de gloire. Pour celui de notre pièce, il sera, je crois, assez plaisant : *attendez-moi sous l'orme.*

DUFRESNY.

Oui, oui, les personnages se présentent; l'officier en garnison, qui promet mariage!

REGNARD.

Le gascon qui veut payer ses dettes.

DUFRESNY.

AIR : *dans la vigne à Claudir*

Le fat qui se lamente
D'être partout chéri ;
La veuve que tourmente
L'ombre d'un cher mari,
Tous deux dans la réforme
Vont habiter les champs...
Attendez-les sous l'orme,
Vous attendrez long tems.

REGNARD.

Méme AIR :

Prenez une bergère
Au premier mouvement ;
La plus tendre est légère
Et prompte au changement ;
Pour peu que l'on s'endorme
Il n'est déjà plus tems ;
Attendez-la sous l'orme,
Vous attendrez long-tems.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

DUFRESNY *vivement.*

Bon! et voilà déjà le dernier couplet pour le public.

AIR : *de Dufresny.*

Nous aurons votre pratique,

REGNARD.

Si la pièce vous a plu;

DUFRESNY.

Nous fermerons la boutique

REGNARD.

Si nous vous avons déplu.

DUFRESNY.

En attendant la réforme,
Nous vous rendrons votre écu...

ENSEMBLE.

Attendez-nous sous l'orme.

REGNARD.

Ma foi, de ce train-là, nous aurons bientôt fini, et tant mieux, car dans quelques jours, j'aurai un petit voyage à faire.

DUFRESNY.

Un voyage! est-ce encore en Laponie, ou chez les Algériens.

REGNARD.

Ah! dieu m'en garde! j'en suis bien revenu.

AIR : *Vaudeville des petits Montagnards.*

Par trop de courses et d'épreuves,
J'ai cherché bien loin, dieu merci,
Des choses que je croyois neuves,
Et qui se rencontroient ici.
Comme Alger, les lieux où nous sommes
Ont leurs corsaires, j'en réponds;
Et l'on peut voir de petits hommes,
Sans voyager chez les Lapons.

DUFRESNY.

Oui, mais en revanche.

Même AIR :

Sans quitter les bords de la Seine,
Que d'objets dignes des regards!
De chez soi, l'on peut voir Athène,
Ses grands maîtres dans tous les arts;

Le sexe charmant et sensible
Précepteur du goût, des talens,
Un peuple aussi gai qu'invincible,
Et des héros avant trente ans.

REGNARD.

Tu as raison, aussi me voilà fixé, je ne vais qu'à quelques lieues d'ici, chez un trésorier de France, pour traiter avec lui.

DUFRESNY.

Encore une charge, à toi! déjà grand bailly de je ne sais quelle province, et lieutenant des eaux et forêts de Dourdan. Je ne me rappelle pourtant pas, qu'Anacréon notre maître, fût chargé de beaucoup de titres.

REGNARD.

Eh! mon ami.

AIR : *Vaudeville du Jokey.*

Dans le monde, tout à mes yeux
Prouve qu'il faut une existence,
Et ce trésorier déjà vieux
Me propose sa survivance.

DUFRESNY.

Quoi! mon cher, d'un obscur vieillard
Tu ferois ta muse héritière!
N'as-tu donc pas, dis-moi, Regnard,
La survivance de Molière?

REGNARD.

Oh! celle-là, flatteur que vous êtes, on ne l'aura jamais, et je cours au plus facile. Cette charge sera pour moi, quelque jour, une retraite honorable.

DUFRESNY.

Quelque jour? tu penses donc à l'avenir.

REGNARD.

Beaucoup.

DUFRESNY.

Et moi, tout au plaisir au lendemain. Tiens, tu as toujours eu dans l'esprit un fonds d'inquiétude, et malgré toute ta gaîté, gare que le chagrin n'arrive.

REGNARD.

Impossible; je ne me marierai jamais.

DUFRESNY.

Ni moi.

REGNARD.

Ni toi... C'est autre chose; et je gagerois presque, que tu es marié avant la fin de l'année.

DUFRESNY.

Moi, ah! ciel! non, en vérité, quand même je serois amoureux; car ne le sais-je pas bien?

AIR : *L'Amour est un enfant trompeur.*

L'hymen est le fils de l'amour
Mais plus fier et plus traître,
Déjà vieux dès le premier jour,
Il gronde, et parle en maître.
Bientôt par un poison charmant,
Il fait mourir, en se jouant,
L'Amour qui l'a fait naître.

REGNARD.

Dis-moi donc ce que tu deviens; est-ce ici, plutôt qu'ailleurs, qu'il faut te chercher à présent.

DUFRESNY.

Mais oui... cet appartement est tout-à-fait de mon goût.

REGNARD.

Tu n'es pas difficile. Et as-tu toujours dans la maison, cette jeune femme que je t'ai plusieurs fois entendu traiter de voisine, d'un air et d'une figure assez distingués.

DUFRESNY.

Distingués... tu trouves....., en effet.

SCENE XIII.

LES MÊMES, MAD. DUHAMEL.

Mad. DUHAMEL *en dehors.*

Mon voisin, puis-je entrer un moment.

DUFRESNY *allant ouvrir.*

C'est elle.

Mad. DUHAMEL *en entrant.*

Pardon; il s'agit d'une affaire pressée. J'ai oublié de vous

dire, qu'en votre absence un huissier étoit venu pour votre capitation, qu'on a portée à cent francs.

DUFRESNY.

Cent francs! ma foi dans ce moment.

REGNARD.

Que n'envoyois-tu chez moi?

DUFRESNY.

En vérité, mon cher, je ne songeois plus aux avertissemens; un huissier, dites-vous.

Mad. DUHAMEL.

Il étoit revenu pour me parler. Vous êtes ici, il veut vous voir. Dites-lui que vous êtes un homme de lettres; cela vous sera bien facile à prouver, et il n'est pas sans crédit dans les bureaux.

DUFRESNY.

Lui!

Mad. DUHAMEL.

Il vient, je vous laisse, adieu.

(*Elle sort.*)

DUFRESNY.

Du crédit dans les bureaux! voilà un Mécène d'un nouveau genre!

REGNARD.

Et une voisine bien obligeante. Parbleu! il faut voir cet huissier qui protège les talens.

SCENE XIV.

REGNARD, DUFRESNY, DUMONT.

DUMONT *en entrant.*

Ah! Je le trouve donc enfin.... qui de vous s'appelle monsieur Rivière.

DUFRESNY.

C'est moi.

DUMONT.

On a dû vous dire pourquoi je viens, dépêchons nous, je suis pressé, les affaires m'accablent

AIR : *des trembleurs.*

J'ai de Normands intraitables
Trois débiteurs insolvables,

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

Et deux gascons, pauvres diables,
Qu'aujourd'hui je fais payer.
Huit congés pour la quinzaine,
Des sentences par douzaine,
Certes, ma journée est pleine.

REGNARD.

Vive le métier d'huissier.

DUMONT.

Vous sentez bien que les riches qui m'emploient, ne sont pas faits pour attendre.

DUFRESNY.

Surtout au profit des pauvres.

DUMONT.

Les pauvres! j'ai bien le tems de les plaindre; ça, monsieur Rivière, soldez-vous votre capitation, oui, ou non.

DUFRESNY.

Ma foi, j'y penserai, et dans quelques jours....

DUMONT.

Madame Duhamel prétend qu'on s'est trompé à votre égard, attendu que vous êtes une espèce d'auteur.

REGNARD.

Oui, vraiment il a une sorte d'esprit.

DUMONT *à part.*

Il n'en a pas trop l'air.

REGNARD.

Je gagerois que vous êtes connoisseur.

DUMONT.

Moi! parbleu, je passe ma vie avec les poëtes, et je dois bientôt souper avec messieurs Regnard et Dufresny.

REGNARD.

Ce soir, si vous voulez.

DUFRESNY.

Ils ne sont pas plus gros seigneurs que nous!

DUMONT.

Vous croyez?... de plus, je sais mon théâtre par cœur. Dernièrement encore, j'ai joué en société dans la belle pièce des Horaces.

DUFRESNY.

Ah! ah!

DUMONT.

J'y faisois le rôle de licteur.

REGNARD.

C'est juste. Un huissier à verge, peut bien porter les faisceaux.

DUMONT.

Ainsi donc, monsieur Rivière, quel est votre genre ? chantez vous le vin, ou les moutons, les belles, ou les exploits.

REGNARD.

Les exploits ! il vous les laisse.

DUMONT.

C'est que, décidément, si vous voulez que je vous donne, par tout, pour un homme de lettres...

DUFRESNE.

Vous vous chargez donc de proclamer le mérite.

REGNARD.

Monsieur est peut-être aussi l'huissier du Mont-Parnasse.

DUMONT *naïvement.*

Non, monsieur, je ne vais que jusqu'à la barrière d'Enfer.

DUFRSENE.

Le Mont-Parnasse n'est pas dans son arrondissement.

REGNARD.

Eh ! bien, voulez-vous un petit échantillon de sa prose.

DUMONT.

Non, point de prose.

DUFRESNE.

Je vais donc vous montrer de mes vers.

DUMONT.

Non ! point de vers. Madame Duhamel dit que vous faites très-bien des chansons, et comme j'ai envie de me marier.

REGNARD.

Vous !

DUMONT.

J'en voudrois une...

DUFRESNE.

En l'honneur du mariage ?

REGNARD.

Vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à nous.

DUFRESNY.

Le sujet m'inspire.

REGNARD.

Et moi aussi.

DURFESNY.

Vîte une plume pour noter à mesure.

REGNARD.

Vîte une lyre pour m'accompagner.

(*Il prend la guittare.*)

(*Ce morceau est chanté alternativement.*

DUFRESNY.

AIR : *Du citoyen Vesche.*

O hymen protecteur du chagrin domestique!

REGNARD.

Divinité mélancolique !

DUFRESNY.

Toi dont une épouse...

DUMONT.

Oh! pour le coup
Ce chant triste est peu de mon goût.

DUFRESNY, *plus vivement.*

Toi dont une épouse, un époux
Obtiennent les biens les plus doux.

REGNARD.

L'une les maux de cœur.

DUFRESNY.

L'autre les maux de tête !

REGNARD.

Patron des animaux solitaires, jaloux,

DUFRESNY.

Et des hiboux.

REGNARD.

Et des coucoux

DUMONT, *en colère.*

Et des coucoux.

ENSEMBLE.

REGNARD ET DUFRESNY.

Vois cet amant à tes genoux,
Et que ta faveur s'arrête,
Toujours sur lui, jamais sur nous...

DUMONT.

Impertinens, que dites-vous ?
Craignez l'effet de mon courroux.

C'est ainsi que vous me traitez, moi, et Mad. Duhamel qui est ma future.

DUFRESNY, *vivement.*

Mad. Duhamel, votre future! C'est Mad. Duhamel que vous épousez,

DUMONT.

Oui, et je vous prépare, à vous, une fête! j'avois une sentence exécutoire.... point de grace; vous verrez beau jeu.

(*Il sort.*)

REGNARD, *à Dufresny.*

Laisse-le dire; nous voilà en bonne humeur pour ce soir.... je vais chez le ministre, je reviendrai.

SCENE XV.

DUFRESNY, *seul.*

Ma voisine prendroit cet homme, est-il possible!.... je lui croyois plus de goût.... J'en suis fâché, vraiment; fâché... pour elle, et je sens que toute ma gaîté s'est évanouie.

SCENE XVI.

DUFRESNY, Mad. DUHAMEL, *accourant.*

Mad. DUHAMEL.

Qu'avez-vous fait? Dumont sort furieux; il menace.

DUFRESNY.

Quoi! vous êtes de moitié dans l'espèce d'épithalame qu'il demandoit?

Mad. DUHAMEL.

Est-ce pour cela que vous l'avez traité si mal?

DUFRESNY.

Ma foi, vous m'excuserez; mais je lui ai dit ce que je pensois du mariage, surtout avec un homme tel que lui.

Mad. DUHAMEL.

Oh! pour son mérite, je vous l'abandonne; voilà, en effet, le mari qu'on me propose!

DUFRESNY. *vivement.*

Vous ne l'aimez pas, ma voisine? Eh! bien, je m'en étois douté.

Mad. DUHAMEL.

J'ai tort, peut-être, car si je dois être heureuse avec lui.

DUFRESNY.

Dans les assignations... jusqu'au cou!

Mad. DUHAMEL.

Il est vrai, cela ne vaut pas les chansons auxquelles vous m'aviez presqu'habituée, et je crois en vérité, qu'à chaque vers que j'entends de vous, Dûmont me paroît plus sot de moitié.

DUFRESNY.

Seroit-il possible? Eh bien, achevons-le, ma voisine, achevons-le, j'ai ici un recueil tout entier.

Mad. DUHAMEL.

Mais, que voulez-vous? une tante me presse.

DUFRESNY.

Qu'elle l'épouse.

Mad. DUHAMEL.

Et puis l'état de veuve! Ce n'est pas quand on n'a rien, qu'il est permis de rester libre.

DUFRESNY.

Ma foi, c'est ma liberté qui me console de ne rien avoir.

Mad. DUHAMEL

L'esprit est un trésor, et à ce compte-là, mon voisin, je vous crois très-riche.

DUFRESNY.

Si bien, n'est-ce pas, qu'avec mes comédies à la main, je pourrois presque me donner pour un bon parti.

Mad. DUHAMEL.

Mais, au moins pour le plus gai de tous.

DUFRESNY.

Oh! si gai, ma voisine, que je serois homme à engager ce qui me reste, pour tenir table, au moins, le jour du mariage.

Mad. DUHAMEL.

Eh bien, plus de travail et d'économie de chaque côté, le lendemain tout se répare.

DUFRESNY.

Charmante philosophie ! Savez-vous bien que vous êtes très-aimable?

Mad. DUHAMEL.

Je reçois ce compliment comme vous le faites ; c'est sans conséquence, à présent que nous allons nous quitter.

DUFRESNY.

Nous quitter ? vous êtes donc bien avancée avec ce Dumont.

Mad. DUHAMEL.

Si avancée, (*tirant un papier de sa poche*) que voilà le contrat en blanc qu'il ne s'agit plus que de signer.

DUFRESNY, *le prenant.*

Le contrat!

Mad. DUHAMEL.

Ayez la bonté de le lire.

DUFRESNY.

Moi !

Mad. DUHAMEL.

Vous me conseillerez. On dit que les auteurs de comédies s'entendent tous en mariage.

DUFRESNY, *avec humeur.*

On a tort. Je n'y entends rien.

Mad. DUHAMEL.

AIR *de* Claudine *On ne peut pas choisir, deux fois.*

Quoi ! ma prière vous chagrine !
Vous toujours si doux et si bon !
Vous refusez votre voisine !

DUFRESNY, *d'un ton plus doux.*

Ah ! je vous demande pardon.
Il est vrai que dans nos ouvrages
Où figurent tous les états,
Nous parlons bien de mariages...
Mais nous en restons aux contrats.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL C 3
Archives - Archief

SCENE XVII.

LES MÊMES, DUBOIS,

DUBOIS, *accourant.*

Monsieur, monsieur, qu'ai-je appris ? on va nous saisir. Dans une heure les sergens seront ici. Un certain Dumont est à leur tête. Quelqu'un de la troupe me l'a dit en confidence.

Mad. DUHAMEL.

Quoi ! Dumont oseroit ! je le préviendrai... permettez-moi. (*se disposant à sortir.*)

DUFRESNY.

C'est bien cela qui m'inquiète ! où allez-vous donc ?

Mad. DUHAMEL.

Je reviens dans un moment.

(*Elle sort.*)

DUBOIS, *arrêtant son maître.*

C'est moi qu'il faut écouter. Aussi bien, que peut-elle faire contre ce Dumont ?

DUFRESNY, *jetant le contrat sur la table.*

Lui ! l'épouser !... assurément, je ne le lirai pas ce contrat.

DUBOIS.

Ah ! monsieur, quelle esclandre cela va faire, et encore dans un logement que vous commenciez à préférer à tous les autres.

DUFRESNY.

Au contraire, Dubois, il me déplaît. Je n'y serois pas resté, et tu peux aller tout de suite, donner congé de ma part.

DUBOIS.

Donner congé !... pourquoi faire ? Eh ! monsieur, dans une heure, ils auront achevé notre déménagement.

DUFRESNY.

Garde tes plaisanteries.

DUBOIS.

Comment ! de l'humeur pour la première fois de votre vie, seriez-vous un peu affecté ?

DUFRESNY.

Laisse-moi.

DUBOIS.

Vous laisser, mon cher maître, quand vous êtes dans l'embarras. Allons, allons, nous en avons vu bien d'autres.

AIR : *Du porteur d'eau* (*de la* Pauvre Femme.)

De la gaîte, de la raison,
Je vous suivrai, ne vous déplaise,
Et s'il faut aller en prison,
Nous travaillerons à notre aise.
Si je pouvois incognito,
Sauver des mains de ce bourreau
Quelque livre, ou quelque tableau!
Surtout leur ferons-nous cadeau
De ce clos de Vougeot ?
Ah ! nous serions réduits tantôt
A l'eau.
Pour un auteur quel triste mot
De l'eau !
Je veux cacher presto
Quelques flacons dans mon manteau.

DUFRESNY.

Fais ce que tu voudras.

DUBOIS.

Quelle indifférence ! pour moi, tout en les guettant, je vais faire notre inventaire, et leur épargner le plus de peines que je pourrai.

(*Il sort et emporte le panier de vin.*)

SCENE XVIII.

DUFRESNY, *seul.*

Ce pauvre Dubois, je le gronde, j'ai de l'humeur avec lui, j'en avois avec madame Duhamel; je ne me reconnois plus. C'est ce contrat, je crois... Et pourquoi donc me déplaît-il si fort ? Est-ce qu'en effet ?.... Comment ? serois-je jaloux de Dumont. Bon Dieu ! il ne me manqueroit plus que cela! Qui, moi, j'aimerois ! Mais je commence à le craindre ! Sans défiance contre madame Duhamel, contre ses soins si prévenans et ses regards si doux. Quoi !

AIR : *du citoyen Méhul.*

Lorsqu'en ces lieux je me confine,
Loin d'un sexe, à la ruse instruit,
C'est ma pauvre et simple voisine
Qui, sans le vouloir, me séduit.
O ! syrènes enchanteresses
Ignorois-je que, parmi vous,
Le moins capable et d'art et de finesse
(*ter*) Est encore à craindre pour nous?

SCENE XIX.

DUFRESNY, Mad. DUHAMEL.

Mad. DUHAME *en entrant, à Dufresny.*

AIR : *De la parole.*

Je m'empresse de revenir,
Jugez combien ma joie est grande,
J'apporte, et je puis vous l'offrir
La somme que l'on vous demande.

DUFRESNY.

Que dites-vous ?

Mad. DUHAMEL.

On se doit tout entre voisins,
Dans ces petits momens d'épreuve !

DUFRESNY.

Vous si sensible à mes chagrins;
Ce don m'est offert par vos mains !
Ah ! c'est le denier.

Mad. DUHAMEL.

Oui, c'est de le denier.

DUFRESNY. M. DUHAMEL.
DE LA VEUVE. DE LA VEUVE.

Mad. DUHAMEL.

Et vous savez que celui-là ne se refuse jamais.

DUFRESNY.

Je suis vraiment touché; mais je vous dois déjà, et Dieu sait quand je pourrai vous rendre.

Mad. DUHAMEL.

Si ce n'est que cela.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

DUFRESNY.

Peut-être encore votre bon cœur a-t-il emprunté cet argent pour venir à mon secours.

Mad. DUHAMEL.

Non... Cela eût pu faire partie de ma dot Je crois que je refuserai Dumont; vous voyez donc bien que cet argent est libre.

DUFRESNY.

Quoi! avec tant de charmes et de vertus, vous auriez encore une dot!

Mad. DUHAMEL.

Si je puis donner ce nom à une centaine d'écus, le fruit de mes épargnes.

DUFRESNY, *vivement.*

Cent écus! vous avez cent écus! de quoi payer le jour des nôces, et encore le lendemain! ah! ciel!

Même AIR *que ci-dessus.*

Partager avec un voisin
Un bien sacré tel que le vôtre!
Une dot suit toujours la main,
Sépare-t-on l'une de l'autre?
Non, l'honneur sait trop m'éclairer
Pour que je cède à cette épreuve.....

(*En s'approchant avec un peu d'embarras.*)

Mais puis-je à mes vœux me livrer!
Ah! daignez ne rien séparer...
Et je prends la dot.... (*bis.*) et la veuve.

Mad. DUHAMEL.

Comment! que voulez-vous dire?

DUFRESNY.

Le métier d'auteur vous sembloit un trésor, vous en jouirez... Mes chansons vous plaisent, je vous en ferai. Consentez seulement, et adieu le veuvage; je vous épouse.

Mad. DUHAMEL.

Quelle plaisanterie?

DUFRESNY.

Une plaisanterie! Eh! parbleu! ce contrat même de tout-à-l'heure! (*Il s'approche de la table.*)

Mad. DUHAMEL.

Quoi! sérieusement, le déchirer?

DUFRESNY, *s'asseyant devant la table.*

Mieux que cela. Le remplir tout-à-fait. Tenez, vos noms, comme ils sont là....

(*Il écrit et chante en même tems.*)

AIR: *Viens, donc mon Aline.*

Thérèse Fougère, etc.
Moi, Charles Rivière, etc.
Servant de notaire,
Reconnois de plus,
Qu'elle a pour dot et fortune,
Grace et bonté peu commune,
Puis cent bons écus,
Et trente par moi dus.
La prenant pour femme,
Promets en mon ame,
Payer à la dame,
Le prix total,
Tant amical,
Que principal;
Et ce, tant bien que mal,
En bon époux loyal. (*bis.*)

Mad. DUHAMEL.

Vous signeriez cet écrit!

DUFRESNY.

C'est fait... Imitez-moi, et j'embrasse ma femme.

Mad. DUHAMEL, *le retenant.*

Doucement... Est-ce que dans tout cela il y a rien de valable.

DUFRESNY.

Commment! avec ma signature et la vôtre? Les noms des notaires y seront bientôt.

Mad. DUHAMEL.

Oui; mais les cœurs y sont-ils?

DUFRESNY.

AIR: *De Vesche.*

Eh bien, puisqu'il faut tout vous dire,
Je crois avoir, depuis quelques momens

Enfin connu mes sentimens,
Et que mon cœur, si j'y sais lire,
Etoit à vous depuis long-tems.

DUFRESNY.
Etoit à vous depuis long-tems.

M. DUHAMEL.
Etoit à moi depuis long-tems.

DUFRESNY.

A ces lieux, c'étoit la tendresse
Qui seule prêtoit tant d'appas,
Et qui m'y rappelant sans cesse,
Me faisoit fuir ceux où vous n'étiez pas.

Mad. DUHAMEL.

C'est moi que votre cœur desire..
De vous ce nœud pourroit être chéri.

DUFRESNY.

De moi ce nœud sera toujours chéri
Ah! votre cœur est attendri...
A mes vœux, oui, daignez souscrire;
(*L'entraînant près de la table.*)
Trop heureux de la conduire
Que votre main daigne souscrire,

Mad. DUHAMEL.

Souscrire?

DUFRESNY *la faisant signer.*

Souscrire.

Mad. DUHAMEL.

Eh bien, j'embrasse mon mari.

DUFRESNY.

Je suis votre mari.

SCENE XX.

LES MÊMES, MAD. FROGÈRE, *entrant brusquement.*

Mad. DUHAMEL, *avec confusion.*

C'est ma tante!

DUFRESNY.

Ah! madame, vous ne pouviez arriver plus à propos.

Mad. FROGÈRE.

C'est ce que je vois.

DUFRESNY.

Je suis le plus heureux des hommes. Votre nièce m'a

engagé sa foi, et cet écrit... Lisez, madame; lisez, et signez aussi!...

Mad. FAOGÈRE *à sa nièce.*

C'est-à-dire que vous me trompiez, et que ce mariage étoit résolu, quand vous me contiez ce matin, le beau secret de vos tendres sentimens pour M. Rivière.

DUFRESNY.

Que dites-vous?

Mad. DUHAMEL, *la retenant.*

Ma tante!

DUFRESNY.

Puis-je le croire?.... J'étois aimé! Ah! ciel! cet aveu décide et comble mon bonheur!

(*A madame Duhamel, qui semble emharrassée.*

AIR : *Sans le savoir.*

Pourquoi rougir et s'en défendre?
Sans le savoir sur ce cœur tendre
J'avois acquis quelque pouvoir!
Ah! si par un malheur extrême
Je le perdois sans le vouloir;
Que cela m'arrive de même,
Sans le savoir.

Mad. FROGÈRE.

En attendant, vous saurez que Dumont....

DUFRESNY.

Eh! madame, point d'idée triste; pensons plutôt à la nôce.

SCENE XXI.

LES MÊMES, DUBOIS.

DUBOIS, *couvert d'un manteau dont les poches sont pleines.*

Oh! pour le coup, entendez-vous ce bruit?...

Mad. FROGÈRE.

Oui, oui, ce sont les violons qui viennent.

DUBOIS.

AIR : *Un curé bon patriote.*

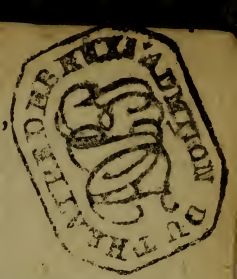
Avec sa triste cohorte,
Ce Dumont vient d'arriver;
Mais vous voyez si j'emporte
Tout ce que j'ai pu sauver.

DUNRESNY.

Va, mon ami, ne crains rien,
S'il vient pour saisir mon bien,
Moi plus prompt,
Que Dumont,
J'ai déjà saisi le sien. (*ter.*)

DUBOIS.

Comment!



SCENE XXII.

LES MÊMES, REGNARD, DUMONT.

DUMONT, *à Regnard.*

Entrez, entrez, vous allez voir qu'il ne s'agit plus de chansons.

REGNARD.

Assurément. (*à Dufresny*) Embrasse-moi, mon cher, embrasse-moi.

DUFRESY.

Tu as un air de joie et de compliment!

DUMONT.

Oui; félicitez-vous... Mais il faut à l'instant même...

Mad. FROGÈRE.

Eh! mon pauvre Dumont, tu n'es qu'un sot d'arriver si tard. Ma nièce a signé, elle l'épouse.

DUMONT.

Madame Duhamel!... Un quidam comme celui-là.

Mad. FROGÈRE.

Et te voilà débouté complettement.

DUBOIS.

Est-il possible?

REGNARD, *à Dufresny.*

Qu'entends-je, mon cher?

DUFRESNY.

Oui. Permets que je te présente ma femme.

REGNARD.

Depuis que je t'ai quitté, tu es son mari?

DUFRESNY.

Mais à peu de chose près...

REGNARD.

Quoi ! quand je te disois qu'avant la fin de l'année...

DUFRESNY.

Tu te trompois. C'est avant la fin du jour ; oui, vraiment.

AIR *nouveau du citoyen Vesche.*

Tel Crésus pour son mariage
Fait un contrat in-folio ;
Tel mineur, souvent trop peu sage,
Passe le sien *incognito*.
Tel Robin l'accorde à Jeannette
In extremis, et par vertu...
N'est-il pas juste qu'un poëte
Signe le sien en impromptu !

DUMONT.

Il s'achevera donc en prison. Vous ne savez pas où se montent les frais ; laissez-moi faire.

Mad. DUHAMEL.

Je réponds pour lui ; prenez le peu que je possède ; je n'aurai jamais rien donné avec plus de plaisir.

Mad. FROGÈRE, *à part.*

Quelle folie !

REGNARD *à Mde. Duhamel.*

Votre bon cœur me charme ; mais un moment, je vous prie. (*à Dufresny.*) C'est, mon cher, au sujet de ton mémoire, et comme ton ami, que j'avois été mandé chez le ministre.

DUFRESNY, *avec étonnement.*

Bon !

DUMONT, *avec ironie.*

Monsieur chez le ministre... Ah ! ah !

REGNARD.

Tiens, n'est-ce pas là ce mémoire que tu lui avois envoyé, en apprenant qu'il se croyoit hors d'état de t'enrichir. (*Il lit à haute voix.*)

« Après tant de bienfaits dont vous avez comblé les lettres » et les arts, il ne manque plus qu'une chose à votre gloire, » c'est qu'il reste, dans leur sein, un homme assez pauvre » pour faire souvenir de la détresse dont vous les avez tirés ; » en conséquence, je vous supplie de me laisser dans mon » état. »

Signé, CHARLES RIVIERE DUFRESNY.

VILLE DE BRUXELLES
Archives

Mad. DUHAMEL, *avec surprise.*

Dufresny !

DUMONT.

Dufresny !

DUFRESNY.

C'est moi.

Mad. DUHAMEL, *se jetant dans ses bras.*

Je suis l'épouse de M. Dufresny !

DUFRESNY.

Ah ! mon nom est bien peu de chose ! voici Regnard.

(*Mad. Duhamel fait un geste de surprise.*)

REGNARD, *saluant madame Duhamel.*

Je suis enchanté en ce moment, d'être chargé de la réponse du ministre. (*à Dufresny*) Elle est au bas de ton mémoire.

DUFRESNY, *jetant les yeux dessus.*

Néant à la requête !... (*avec surprise.*) Comment néant ?

REGNARD *continue.*

» Il sera payé comptant, à Charles-Rivière Dufresny, » la somme de trois mille livres. »

Mad. FROGÈRE.

Trois mille livres !

DUBOIS, *courant à Dufresny.*

Ah ! mon cher maître.

DUFRESNY, *à Mad. Duhamel.*

Ma foi, j'en suis ravi pour vous, je ne vous aurai pas porté malheur. Nous voilà en fonds, au moins pour quelques mois.

Mad. DUHAMEL.

Pour quelques mois ! vous oubliez que c'est moi qui ferai la dépense.

Mad. FROGÈRE *à Dufresny.*

Vous étiez donc le Charles de mon quartier. J'avoue que tous les éloges que l'on fait de vos talens...

DUFRESNY.

Je savois bien que vous nous accompagneriez chez le notaire.

REGNARD.

Pour que l'impromptu y soit mis au net, n'est-ce pas ?

DUMONT *s'approchant de Dufresny.*

Je vous demande pardon, monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas connu un peu plutôt.

DUFRESNY.

Un peu plus tard, vous voulez dire ; mais pas de rancune, vous serez de la nôce. Quand les huissiers dansent, les pauvres gens reposent.

DUMONT.

Vous êtes bien bon.

DUBOIS.

Je vais donc aussi, grace à madame, avoir un peu de repos.

VAUDEVILLE.

Même AIR *que le précédent*, *Dubois à Mad. Duhamel.*

Rendez-le sage, et le ministre
L'aura moins enrichi que vous.
Comme, d'abord, sombre et sinistre
Ce jour devient riant et doux! (*bis.*)
Ici, pas l'ombre d'une espèce,
Nos meubles près d'être vendus!
Crac... Tout se change en allégresse,
C'est le plus doux des impromptus.

REGNARD, *à Mad. Duhamel.*

Oui vraiment, madame,
En voilà plus d'un à sa gloire!
Il se marie en impromptu,
En impromptu fait un mémoire
Qui l'enrichit en impromptu. (*bis.*)
Chez lui cultivez cet usage,
Et l'inspirant de plus en plus,
Ne lui laissez pas, en ménage,
Perdre le don des impromptus. (*bis.*)

Mad. FORGERE

C'est fort bien, messieurs, mais permettez-moi de le dire.
J'arrive à peine en cette ville,
J'entends citer les noms fameux
De plus d'un financier habile,
Plus célèbre encore que vous deux. (*bis.*)
Si leurs biens, comme on le répète,
Un beau matin leur sont venus,
Ils ont, ma foi, mieux qu'un poëte,
Le vrai talent des impromptus. (*bis.*)

Mad. DUHAMEL, *au public.*

Nous, d'une indulgence facile,
Nous nous flattons, en cet instant,
A vos yeux, si le vaudeville
Passe toujours pour un enfant, (*bis.*)
Ses jeux, pour de légères trèves
Qu'à vos travaux offre Momus,
Nous, ses acteurs, pour vos élèves,
Nos pièces pour des impromptus (*bis.*)

FIN.